

LA QUÊTE IDENTITAIRE AU PRISME DE LA SOUFFRANCE : ENTRE INSTITUTION ET INNOVATION

[Stéphane Héas](#), [Christophe Dargère](#)

De Boeck Supérieur | « *Pensée plurielle* »

2015/1 n° 38 | pages 83 à 103

ISSN 1376-0963

ISBN 9782807300972

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2015-1-page-83.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La quête identitaire au prisme de la souffrance : entre institution et innovation

STÉPHANE HÉAS¹, CHRISTOPHE DARGÈRE²

Résumé : Deux populations différentes sont comparées à l'aune des souffrances qui ont pu être observées et parfois exprimées auprès des enquêteurs : des jeunes personnes scolarisées dans un Institut Médico-Professionnel et des adultes qui exercent leurs habiletés physiques comme professionnels (du spectacle, de la parfumerie, de la dégustation, etc.). Deux populations opposées à bien des égards et qui pourtant sont analysées pour mesurer précisément les situations de souffrance vécues par les uns et les autres. La construction identitaire mâtinée de souffrance apparaît comme un commun dénominateur, avec des actions et des profits variés, parfois des résistances qui prennent les contours d'une réussite sociale ou professionnelle.

Mots clés : *sociologie, souffrance, éducation, corps*

Notre réflexion sur la souffrance s'appuie, non pas exclusivement mais plus spécifiquement, sur deux terrains et populations d'enquêtes récentes. D'une part, des jeunes placés en institution scolaire spécialisée qui tentent tant bien que mal de s'exprimer à défaut de pouvoir contrôler leur trajectoire scolaire et professionnelle. Ces jeunes déscolarisés du système classique pour des raisons diverses sont accueillis dans des structures spécifiques³ où les actions pédagogiques visent l'acquisition des bases scolaires élémentaires, mais aussi les bases de savoir-faire professionnels (Dargère, 2011, 2012a, 2012b, 2014a, 2014b⁴). D'autre part, des professionnels dont les habiletés corporelles ont permis de se singulariser et de vivre à partir de ces modalités d'expression

¹ Sociologue, Université de Rennes 2, VIP&S EA 4636, membre associé au CRAPE, UMR 6051.

² Enseignant contractuel en sociologie au Centre Universitaire Roannais (Université Jean Monnet) et sociologue du travail pour le cabinet 3^e Conseil.

³ Instituts Médico-Pédagogiques, Instituts Médico-Professionnels.

⁴ Le fonctionnement de l'institution et de ses personnels était aussi l'objet d'analyse, non évoqué ici.

de soi (équilibrisme, mime, contorsion, imitation, dégustation, etc.). Ces experts ont fait montre d'une persévérance souvent prodigieuse pour profiler leur trajectoire professionnelle et la rendre vivable dans tous les sens du terme (Héas, 2010, 2011). Ces deux populations sont très différentes : des jeunes *versus* des adultes, des personnes en apprentissage peu reconnues *versus* des professionnels aguerris et reconnus, des contraintes institutionnelles colossales *versus* une apparente liberté d'entreprendre et de s'exprimer, etc.

Au-delà de ces différences, des liens s'établissent à partir de la question de la souffrance justement. En effet, dans les deux cas, des souffrances ont pu être vécues au sein des institutions de formation, que ce soit la famille, l'école et plus tard les centres de formation. Ces souffrances ont, suivant les cas, été partagées avec les frères et sœurs, l'un ou les deux parents, les collègues ou les partenaires de formation. Parfois, les souffrances sont restées tues en raison des craintes et/ou des risques potentiels de leur divulgation. Toujours est-il que ces souffrances ont au moins pu être exprimées auprès des enquêteurs eux-mêmes lors des phases d'observation, des entretiens informels ou au contraire lors des entretiens formalisés dans le cadre de rendez-vous *ad hoc*. Avec cet intérêt pour le dévoilement, les situations d'enquête laissent apparaître les coulisses des scènes sociales et parfois les répercussions intimes de ces expériences. L'expression même de ces différentes formes de souffrance et leurs impacts sur les trajectoires des enquêtés sont présentés plus en détail ici comme plus petit commun dénominateur de notre réflexion.

Après des rappels sur la notion de souffrance telle qu'elle peut être appréhendée en sociologie aujourd'hui, nous présentons quelques résultats concernant ces deux terrains.

1. La ou les souffrances aujourd'hui

Loin de nous l'idée de retracer même brièvement l'itinéraire des différentes formes de souffrance repérées en sociologie, *a fortiori* en sciences humaines et sociales. Les contextes géopolitiques ont marqué de leurs sceaux les relations humaines et par conséquent les éventuelles souffrances produites, provoquées, ressenties et dans certains cas exprimées. Le régime politique et le système économique influencent grandement la teneur des relations humaines. Si nous nous en tenons à un passé récent et à l'Europe démocratique, l'analyse sociologique de la souffrance est appréhendée, notamment depuis les années 1990, sous plusieurs angles concernant des populations variées. Citons les travaux relatifs aux populations immigrées ou d'origine étrangère (Sayad, 1999), les travaux analysant le système de l'aide humanitaire (Boltanski, 1993). Un autre angle largement diffusé est intéressant car l'édition d'ouvrages successifs permet de mesurer l'étendue et en quelque sorte la naissance et le développement de la souffrance contemporaine⁵. Après *Le culte de la performance* (Ehrenberg, 1991), l'auteur publie *L'individu incertain* (1995) et quelques années plus tard analyse la *Fatigue d'être soi* (1998).

⁵ En tous les cas, une certaine manière de l'appréhender.

La séquence paraît presque inéluctable et semble se parachever en 2010 avec *La société du malaise*.

En suivant l'auteur, les pressions normatives à la compétition dans toutes les sphères de la vie humaine ont pu produire des essoufflements, des ratés, voire de véritables incapacités à faire face à l'ensemble des exigences demandées plus ou moins explicitement. Car les injonctions à la performance, donc à la compétitivité, irradiant tous les secteurs (privés, publics) à travers nombre de pratiques et de discours issus d'institutions diverses : familiale, scolaire, hospitalière, sportive, économique, médiatique, politique, etc. Le malaise semble orchestré collectivement devant l'impossibilité de se réaliser dans ce cadre hyper-compétitif et aux repères incertains. Les liens se distendent entre les individus proches ou travaillant ensemble⁶. Pour faire face à ces obligations et ces rendements, le recours à des techniques et des produits de tous ordres sont possibles. Les « solutions » pour faire face et tenir le coup sont nombreuses et constituent avec les addictions induites autant d'indicateurs de cette pression socio-économique. Ce constat d'Ehrenberg concernant les années 1990 en France est directement à mettre en lien avec l'une de ses autres spécialités en tant qu'objet d'études : les consommations de drogues...

Toujours est-il que, face à ces multiples injonctions, il n'est plus envisageable d'éluder le caractère social de la souffrance dont les arcanes psychologiques sont, il est vrai, davantage soulignés par le sens commun et par certaines catégories de professionnels de la santé. La sociologie n'est cependant pas en reste avec une analyse importante des vécus personnels, présentée parfois comme « un retour du sensible » (Barbier, 1994). Reste que « la dimension sociale de la souffrance est une réalité, et le fait que la société produise massivement cette souffrance est sans doute la marque d'une irrationalité sociale qui doit être politiquement prise en compte » (Renault, 2003, p. 42).

Au point que certaines analyses ont décelé une vulnérabilité masculine particulière dans ce contexte hyper-compétitif avec des racines plus ou moins profondes dans l'histoire (Rauch, 2000, 2004). Aujourd'hui, que ce soit dans le cadre de l'entreprise ou d'un service public, la pression peut conduire à des formes variées de harcèlements, voire d'épuisements professionnels. Des « méthodes » sont désormais proposées pour lutter contre ces violences (Grebott, 2010). Sur-tout, incidemment, ces catégories victimaires sont désormais validées et sont l'objet de recensions plus ou moins systématiques. Des organisations et mobilisations ont vu le jour avec des revues scientifiques, l'édition de nombreux ouvrages, la mise en place de fédérations porte-parole, etc. La souffrance est parfois explicitement présentée tel un étendard. La citation d'un philosophe tel P. Ricœur par exemple devient un slogan institutionnel : « Derrière la clameur de la victime, se trouve une souffrance qui crie moins vengeance que récit⁷. » Les coûts humains sont ainsi si ce n'est toujours pris en compte réellement, en tous les cas, comptés de plus en plus précisément. La souffrance au travail est devenue un thème éditorial en vogue. Les souffrances familiales ou conjugales

⁶ S. Barthélémy et N. Taliana diagnostiquent sévèrement l'impact de cette idéologie du rendement dans le milieu des soins psychiatriques (2009).

⁷ Cité sur le site de l'INAVEM, la Fédération Nationale d'Aide aux Victimes et de Médiation : http://www.inavem.org/index.php?option=com_content&view=article&id=228&Itemid=286 (consulté le 28 décembre 2013).

sont progressivement explicitées, répertoriées et prises en charge. Le succès éditorial d'un auteur comme B. Cyrulnik en France (1993, 1997) est typique de cette évolution des mœurs pour reprendre une expression désuète. L'outillage théorique permettant de penser et d'accompagner les personnes souffrantes s'affine. Progressivement ont été mises en place des structures de prise en charge des souffrances suite à des blessures physiques et/ou psychologiques lors des conflits armés, des accidents routiers ou bien des attentats. Au point que la notion de vulnérabilité a gagné elle aussi en visibilité dans les années 2000. Désormais, elle constitue un élément important des politiques de santé ou de sécurité publique, des politiques d'éducation, de sport⁸, etc.

Dans ce contexte, la souffrance sous l'angle sociologique a acquis ses lettres de noblesse récemment en faisant « sienne la récente prise en compte de l'affectif dans la sociologie » (Foucart, 2003, p. 12). Les dictionnaires de sociologie n'évoquaient pas la souffrance auparavant. Entre les entrées « sorcellerie » et « statistique morale [sic] », *quid* de la souffrance (Boudon et al., 1990, pp. 188-189) ? Entre celles de « sondage » et de « sous-développement », point de souffrance (Akoun et Ansart, 1999, pp. 498-499)... Il y a peu encore, la distinction avec la notion de douleur n'était pas toujours clairement balisée, et ce y compris dans le cadre des dictionnaires thématiques des sciences humaines et sociales⁹. Cette élaboration des sens sociologiques de la souffrance n'a pas été sans mal tant certains courants théoriques expurgent les sentiments, les affects de leurs approches, tant l'implication émotionnelle du chercheur dans et sur « son » terrain » est largement tabouée et soumise à des règles méthodologiques censées lui garantir une objectivité optimale (Andrieu, 2011).

Définir la souffrance comme « une crise de la confiance en soi, dans les autres, dans le monde », voire comme une « terreur existentielle », constitue, l'une et l'autre, deux facettes et portes d'entrée intéressantes utilisées ici (Foucart, 2003, p. 13). Pour les deux populations différentes mises en balance, l'environnement social est toujours présent, mais les relations qui s'y nouent peuvent ne pas être suffisamment aidantes et bienveillantes. Ce défaut d'étayage fragilise la confiance en soi, puis par ricochet la confiance dans les autres. Une distinction plus fine est proposée par « Axel Honneth [qui] renvoie la constitution du rapport positif à soi à trois types de reconnaissance : la reconnaissance affective de l'amour et de l'amitié dont dépend le rapport positif à soi, qu'il nomme "confiance en soi", la reconnaissance juridique de la valeur de notre liberté dont dépend le rapport positif à soi, qu'il nomme "respect de soi", et la reconnaissance de la valeur sociale de notre travail dont dépend le rapport positif à soi, qu'il nomme "estime de soi" » (Renault, 2003, p. 44). Ces trois points sont mobilisés ici, sans qu'il soit aisé de les distinguer toujours.

Cette souffrance par défaut de confiance-estime-respect de soi est proche du défaut de holding social largement mobilisé par D. Le Breton par exemple pour mieux comprendre les conduites à risques des jeunes adultes et des

⁸ La question de la vulnérabilité et du genre dans les activités physiques et sportives a, ainsi, fait l'objet d'une réponse ANR (Agence Nationale de la Recherche en France), à partir de plusieurs dizaines d'enquêtes *ad hoc* rassemblées dans un ouvrage volumineux (Terret et al., 2014).

⁹ Ainsi, dans *Le Dictionnaire du corps* dirigé par B. Andrieu, l'entrée « douleur » rédigée par D. Le Breton débute par cette phrase : « L'homme souffre dans toute l'épaisseur de son être, de son histoire » (p. 140).

adolescents (2001, 2002, 2015). Cette insuffisance du lien social, qu'il relève principalement de la sphère familiale, scolaire ou professionnelle, peut induire diverses formes de souffrance que nous présentons maintenant telles qu'elles ont pu être relevées lors de ces deux enquêtes.

2. L'usager d'institution : un souffre-douleur ?

La condition des adolescents orientés en structure médico-sociale (ou médico-éducative, voire médico-professionnelle) est soumise à des effets contraignants qui évoquent les logiques de réclusion soulignées par Michel Foucault (1993) ainsi que, dans une logique de « double peine », aux logiques de stigmatisation décrites notamment par Erving Goffman (1975). Passée la violence symbolique d'une assignation existentielle dans les coulisses de notre société, au-delà de la violence institutionnelle provoquée par la défaillance originelle de l'entité médico-sociale qui hérite d'une mission ingrate et excessivement complexe, les usagers placés dans ces établissements expérimentent une violence ordinaire générée par la vie quotidienne qui se trame dans un monde clos, persécutant, contaminant et stigmatisant. La souffrance prend alors trois dimensions bien distinctes dans le quotidien des usagers de l'entité médico-sociale. Elle est liée à la sanction sociale, à la réclusion, et au contexte familial.

2.1. Souffrance et sanction sociale

La vie sociale des pensionnaires de l'institution médico-sociale est parasitée par l'appréhension des risques encourus par la sanction sociale. Aussi, faire la synthèse des souffrances inhérentes à cette sanction sociale est une chose complexe qui engage des questionnements conséquents. Les formes de discrimination vécues par les usagers sont tellement prégnantes dans leur quotidien que l'idée d'en produire une synthèse implique forcément des réductions dans les orientations démonstratives.

Dans le secteur médico-social, une profonde césure sépare la société en deux mondes. D'un côté le « milieu » considéré comme « ordinaire » ou « normal », de l'autre le « milieu » décrit comme « protégé » ou « spécialisé ». Martelés par le discours institutionnel, mortifiés par la bureaucratisation et la rationalisation de leur prise en charge, les pensionnaires de l'entité médico-sociale ont pleinement intégré la distinction entre ces deux milieux, le premier symbolisant le normal, la liberté et l'ouverture quand le second marque le pathologique, l'enfermement et la contention. Ainsi, les pensionnaires de l'institution savent très bien que la « société mère », celle qui incarne la réalité sociale de référence les rejette, alors que le milieu protégé qui contribue chaque jour à leur aliénation leur tend les bras (Goffman, 1968). Cette contention productrice d'aliénation, selon les logiques des configurations totales et totalitaires de l'institution (Milly, 2001) a pour effet de les éloigner toujours davantage du premier monde, objet permanent de leurs convoitises et projections. Par rapport à ce processus inéluctable, la résignation des usagers est l'expression manifeste

d'un profond mal-être que de Gaulejac nomme la souffrance sociale : « La souffrance sociale procède selon des processus similaires. Elle naît lorsque le désir du sujet ne peut plus se réaliser socialement, lorsque l'individu ne peut pas être ce qu'il voudrait être. C'est le cas lorsqu'il est contraint d'occuper une place sociale qui l'invalide, le disqualifie, l'instrumentalise ou le déconsidère » (1996, p. 131).

La souffrance des pensionnaires de l'entité médico-sociale se caractérise ainsi, dans leurs propos, lorsqu'ils évoquent les processus de stigmatisation dont ils sont objets, par la convocation du terme « mal », utilisé dans plusieurs sens (Dargère, 2012a, pp. 135-136) :

En classe, 16 h 55¹⁰.

La séquence est terminée. Je demande aux élèves de « s'occuper » jusqu'à la sortie. Une discussion s'engage. Je note.

Sophiane : J'aime pas la sortie.

Marjolaine : On est mal, ils rigolent sur nous dans la rue.

Sophiane : À cinq heures, c'est la folie.

Mélia : Le pire, c'est la plaque.

Marjolaine : Institut, plus médico, plus professionnel.

Mélia : Si on pouvait l'enlever cette plaque.

Inès : Est-ce que les familles d'accueil ont le droit de nous taper ?

[Silence...]

Inès : Ouais, parce que moi, on m'a mis deux claques.

Mélia : Comme ça, il y a pas de jaloux.

Marjolaine : Cette plaque, elle nous fait du mal.

Sophiane : Quand les gens nous voient, ils disent, ils sont là-dedans...

Mélia : Ils nous regardent bizarre.

Marjolaine : À chaque fois, ils demandent c'est quoi, lundi je suis passée devant eux, j'ai fait comme si j'étais pas dans l'école.

Sophiane : Des fois, moi je continue quand il y a du monde.

Marjolaine : Il faut qu'on l'enlève cette plaque, c'est ridicule, tout le monde sait qu'on est dans une école spécialisée, en plus, ça pourrait arriver à tout le monde...

« On est mal »

Marjolaine : « On est mal, ils rigolent sur nous dans la rue »

Les expressions « se trouver mal », « se sentir mal », « être mal », amènent au moins deux formes de souffrance distinctement vécues par les pensionnaires de l'entité médico-sociale. Ainsi, « être mal », comme le dit Marjolaine, marque le fait de se retrouver « mal à l'aise » dans un contexte social donné, comme lorsque par exemple « des gens rigolent sur nous dans la rue ». De ce fait, « se trouver mal » ou « se sentir mal » est une profonde douleur provenant de situations sociales qui se caractérisent par le ressenti d'un sentiment honteux. En ces circonstances, l'origine de la souffrance vient d'une situation précise. Elle se déroule lisiblement dans le temps, marquant un ancrage dans la réalité. Le malaise que provoque un échec relationnel demeure cependant superficiel et gérable. Néanmoins, sa répétition implique un mal bien plus profond.

« Être mal », c'est en effet également la manifestation d'un état permanent. Au-delà d'un ressenti psychique furtif et épisodique, les formes actives

¹⁰ Le style oral des conversations est maintenu avec les imperfections...

du « mal » s'inscrivent dans un processus récurrent et incisif. Cet état d'âme permanent est le reflet d'une blessure existentielle sensible et sérieuse, l'expérimentation d'un profond mal de vivre, caractérisé par une neurasthénie persistante. Cet état psychique est certes assez fréquent chez les adolescents, mais il est amplifié chez le pensionnaire de l'entité médico-sociale : sa vie de reclus, sa vie de stigmatisé, les difficultés à l'origine de son placement (déficience, maladie, handicap, environnement précaire). Fréquemment, l'usager endure le ressenti et la conscience d'un quotidien morose, la perspective d'un placement futur en atelier professionnel régulé par la logique de filière médico-sociale... qui malmènent sa santé mentale. Sous l'influence d'un monde contenant, enfermant et stigmatisant, sa condition est une négociation permanente pour tenter d'enrayer les effets d'une souffrance dont les assauts ne cessent de le malmenier. L'être *mal* et le *mal-être* marquent l'annexion de sa structure psychique. Ils engagent une forme de totalité ne laissant que peu d'espace pour atténuer cette profanation de l'intégrité de l'individu produite par les effets de la souffrance. La personnalité se fissure, se fragmente et se fragilise au jour le jour. L'invasion des maux engourdit l'être. Cette forme d'apathie devient alors une résignation qui se mue peu à peu en fatalité. C'est ainsi que celui qui est *mal* en vient à ne même plus connaître les origines de ses souffrances, tant elles sont enfouies, multiples et prégnantes.

« *Faire du mal et avoir mal* »

Marjolaine : « Cette plaque¹¹, elle nous fait du mal. »

Le rapport entre la plaque et la souffrance attise les douleurs de la stigmatisation, ravive les blessures provoquées par les causes du placement. Certes, cette plaque signalétique n'est qu'un objet, mais elle désigne « le mal », touchant « là où ça fait mal ».

Quand une personne *a mal*, elle s'engage dans un rapport de possession, elle possède « un mal » donné, volontairement et consciemment, ou involontairement et inconsciemment. « Avoir mal », c'est ainsi, et avant tout, s'inscrire dans un processus de possession *malheureuse*. Par exemple, ce n'est pas la *maladie* qui fait souffrir mais les effets qu'elle produit, les conséquences qu'elle inflige. Cette plaque agit dans la révélation de l'information sociale et contribue à l'émergence de la sanction sociale. En effet, les informations qu'elle contient et transmet « donnent du mal » aux pensionnaires de l'institution, qui sont contraints de composer au quotidien avec les impressions qu'elle produit et les réactions qu'elle induit. Elle entretient et affiche la source des maux qui hantent la projection des mises en jeu du moi dans leur confrontation à l'autre.

La plaque de l'institution est un « symbole de stigmat » (Goffman, 1975, p. 59) qui dresse le pont entre le stigmat et l'asile. En effet, tout comme elle caractérise l'institution, la plaque fige le stigmat. C'est un vecteur déterminant lors du processus de révélation de l'information sociale qui engage la construction de la sanction sociale. Ici, l'ancrage dans la réalité matérielle de la fonction et de la mission de l'établissement produit par la plaque tend à influencer négativement sur la vie sociale et la stabilité psychique des pensionnaires. Le constat

¹¹ Il s'agit de l'inscription à l'entrée du bâtiment donnant sur la rue, désignant sa fonction médico-sociale aux yeux de tous.

est clair : la plaque provoque des situations, fabrique du ressenti, convoque des réactions, produit des attitudes, induit des sentiments. Elle est la manifestation concrète, la substantialisation du stigmatisme de l'asile.

2.2. Souffrance et processus de réclusion

Les pensionnaires souffrent du mécanisme de l'assimilation. Ce processus est une conséquence directe de l'hétérogénéité qui les caractérise. Face à ces grandes disparités de trajectoires, de profils et de niveau, les réponses éducatives sont la plupart du temps uniformisées et s'adressent à l'ensemble du groupe. Ce phénomène de standardisation qui revient concrètement à « mettre tout le monde dans le même panier » produit des effets particulièrement néfastes. La vie sociale des usagers se compose des cercles sociaux où les normes d'apparence physique, les codes vestimentaires, les manifestations comportementales s'inscrivent comme des trieurs relationnels. Ces normes et ces cercles permettent l'instauration d'un processus de distinction pour des usagers désireux de s'émanciper de l'emprise institutionnelle, tout en leur permettant l'accès à une identité visant à se démarquer des sujets marqués par le handicap. Le traitement collectif institutionnel freine ce désir émancipatoire. L'assimilation identitaire qui en résulte est alors une véritable souffrance pour certains. Cette pluralité des profils, outre le fait qu'elle soit incompatible avec une homogénéisation de la prise en charge, tend à nier l'importance des histoires de vie (Gomez, 2001, 83) :

« Il y a quelque chose d'assez pathétique à observer le peu d'intérêt en France pour les recherches de Gaston Pineau, Martine Lani-Bayle ou Franco Ferrarotti en Italie sur les "histoires de vie" et de voir que, malgré les services considérables que pourraient rendre ces approches qualitatives, s'ils en furent, on voit des éducateurs et des psychologues emboîtant le pas du milieu médical peu informé, se jetant à corps perdu dans des méthodes quantitatives ou des questionnaires dont le dépouillement laborieux ne produit que bien peu de résultats scientifiques. Comme le dit très justement Gaston Pineau, la méthode des "histoires de vie" représente plus que quelques étoiles parsemées. Elles ébauchent les contours d'une voie lactée. Mais celle-ci n'apparaîtra qu'en désaccommodant la vue des cieux positivistes qui éclairent encore la grande partie des champs disciplinaires et éducatifs. »

Se posent de considérables problèmes inhérents à cette pluralité des profils, ne serait-ce que pour le professionnel le fait de se représenter le pensionnaire. La seule terminologie « refuge », à savoir celle de « déficient intellectuel » semble en effet bien erronée. Les réponses éducatives proviennent néanmoins de l'interprétation de ces images construites. L'approche du travailleur social est donc doublement parasitée. D'une part, il doit composer avec une population très hétéroclite, et d'autre part, celle-ci fait l'objet d'une dénomination standardisée, voire stéréotypée. L'importance de ces divergences de profils rend exponentiel le télescopage des problématiques antinomiques. Tel est le cas lorsque s'entrecroisent les destins des jeunes filles sans défense, victimes d'abus sexuels, avec ceux de jeunes garçons à la sexualité très développée, enclins aux comportements prédateurs. Plus généralement, l'institution

médico-sociale regroupe les pensionnaires des trois premiers types d'asiles (Goffman, 1968). Il y a ainsi des sujets aux profils inoffensifs, qui seraient en danger s'ils étaient livrés au fonctionnement sociétal (premier type). D'autres présentent des dispositions rendant leurs actes aussi bien dangereux pour eux-mêmes que pour les autres, que ces actes soient conscients ou pas (second type). Enfin, certains usagers constituent plutôt une menace (dictée par des comportements intentionnels ou non) pour la société (troisième type). Figurent donc en cette même institution des usagers délinquants, malades mentaux, déficients intellectuels, handicapés physiques, sensoriels, issus d'environnements sociaux en marge, de cadres référentiels culturellement inadaptés, voire psychologiquement déstructurés.

À l'IMPro, l'identité sociale personnelle se fond dans une prise en charge uniforme et collective détenant le pouvoir d'englober le sujet. C'est dans cet esprit que l'adjectif totalitaire prend tout son sens. Il qualifie un traitement commun pour une population, ce qui la prive de certains de ses droits. Cette privation est liée au processus réflexif d'uniformisation et de dépersonnalisation, producteur inéluctable et imparable de souffrances plurielles et multiformes.

2.3. Souffrance et environnement familial

L'étude de cas suivante marque une autre forme de souffrance, provoquée par un environnement social précaire, défavorisé, qui malmène et maltraite un nombre considérable de sujets placés en institution médico-sociale. Il relate le quotidien d'une jeune adolescente placée dans l'institution qui souffre de la maltraitance dont elle est l'objet dans sa famille (Dargère, 2012b, pp. 88-89) :

Éliane : Mardi, je suis allée voir la psychologue pour arrêter.

Observateur : Pourquoi ?

Éliane : Ça ne sert à rien que j'y aille. À chaque fois, je dis rien.

Observateur : T'as rien à dire ou t'as rien envie de dire ?

Éliane : J'ai des choses à dire mais j'y arrive pas.

Observateur : Pourquoi ?

Éliane : J'arrive pas à lui dire des machins.

Observateur : C'est quoi des machins ?

Éliane : Par rapport à ce que je dis à toi sur mon père, ça, j'arrive pas à lui dire.

Observateur : Tu en parles à qui ?

Éliane : J'en ai parlé à personne, il n'y a que toi. C'est mon beau-père, il nous insulte, il nous dit des choses dégoûtantes. Ce week-end, il a mis une claque à ma petite sœur. L'autre jour, il a mis un coup de pied dans le ventre de ma grande sœur.

Katy (personnel cadre) entre sans frapper dans la classe. Elle me propose des débats-conférences sur la citoyenneté pour les élèves.

Éliane reprend lorsque Katy quitte les lieux : Samedi, il s'est battu devant tout le public. Au bal, il s'est battu avec ma sœur moyenne. Je les ai séparés. La honte, les gens nous regardaient tous de travers. Ma grande sœur est partie de la maison et moi, je m'arrange pour aller chez ma tante tous les 15 jours.

En accord avec Éliane, et en sa présence, je restitue cette conversation à Karen (personnel cadre).

Cette situation illustre les difficultés ressenties par le professionnel aidant. Elle convoque « sur une même scène la souffrance des personnes aidées et celle relative aux difficultés des travailleurs sociaux » (Ravon, 2005, p. 39). La complexité de la relation d'aide pour le travailleur social s'amplifie car le contexte s'éloigne peu à peu de son champ de compétence. L'enseignant glisse sur le terrain de la relation d'aide psychologique parce que l'usager n'est plus satisfait de la prise en charge dont il est l'objet. Il est embarqué dans le rapport insidieux « détachement moral / pièges de la compassion » (Steudler, 2001, p. 300).

Éliane souffre pour de multiples raisons. On peut les regrouper en quatre grandes catégories.

La première semble inhérente à la souffrance provoquée par la violence physique que le beau-père commet sur ses trois sœurs (mais aussi évidemment sur elle), comme en attestent les nombreuses traces de coups qu'Éliane porte après des week-ends marqués par la violence. Ici, le ressenti physique du coup se corrèle avec la douleur psychologique de la portée symboliquement signifiante de l'acte, comme une violation de l'intégrité, une entrave à la loi, et une mise en danger d'autrui sous la forme d'une maltraitance récurrente. Cette souffrance se combine aussi avec la frustration qu'implique le fait d'être témoin de la violence vécue par ses sœurs. À la souffrance vécue et ressentie s'ajoute la souffrance du transfert, selon un processus solidaire consolidé par la force des liens « fraternels » et de la complicité qui se crée lorsque l'on partage des instants de vie douloureux.

La seconde forme de souffrance est produite par la violence verbale, l'impact des insultes, qui sont associés à un discours vulgaire, des propos obscènes susceptibles d'être considérés comme une forme de harcèlement sexuel. La jeune fille semble très inquiète et choquée par la teneur de ces propos.

La honte ressentie par Éliane lors de l'esclandre qui a eu lieu entre le beau-père et l'une de ses sœurs est une troisième forme de souffrance. Ses proches se sont lamentablement donnés en spectacle, devant un nombre conséquent de personnes, ils ont donné une image désastreuse de leur famille. Éliane a bien conscience de cette humiliation lorsqu'elle est intervenue pour séparer sa sœur et son beau-père : « [...] *je les ai séparés, la honte, les gens nous regardaient tous de travers* [...] ». La sanction sociale commise ici par une foule anonyme qui montre du doigt sa famille semble profondément injuste. En effet, Éliane n'est évidemment pas responsable du comportement agressif de son beau-père, elle tente même d'y mettre fin en s'interposant. Elle s'expose ainsi au regard du public en assumant courageusement son rôle de grande sœur responsable, compatissante et solidaire dans l'adversité. Elle sépare les protagonistes de la malheureuse bagarre alors qu'elle pourrait utiliser une stratégie de fuite pour précisément ne pas avoir à vivre les effets désastreux de la sanction sociale. Ce contexte produit un paradoxe qui provoque là encore une profonde injustice car Éliane hérite d'une situation qui la met en cause alors qu'elle n'est pas responsable. Comme nous l'avons remarqué, elle assume son rôle de grande sœur avec un courage remarquable afin d'éviter le fait que sa sœur endure une pluie de coups sous le regard de spectateurs tant passifs que, au final, voyeurs. Éliane est contrainte d'affronter les regards inquisiteurs du public tout en s'exposant aux représailles du beau-père qui n'ont finalement

pas tardé. En dépit de cela, l'unique effet qu'elle retient par rapport à cette bonne et saine action se traduit par un profond sentiment d'humiliation.

La quatrième forme de souffrance vécue par Éliane concerne le rapport qu'elle possède avec l'institution qui doit lui fournir un espace de parole avec la prise en charge psychothérapeutique qui lui est proposée. Elle se sent trahie, dès lors que cet espace ne réunit pas, à son avis, les conditions propices pour atténuer son mal-être : « [...] *Mardi, je suis allée voir la psychologue pour arrêter. [...] Ça ne sert à rien que j'y aille [...] chaque fois, je dis rien. [...] J'ai des choses à dire mais j'y arrive pas.* » Cet espace de parole, inutile à ses yeux, engage une frustration et convoque une forme de surdité institutionnelle par rapport à tous les problèmes qu'elle vit, ce qui a pour effet d'amplifier encore sa souffrance, et ce qui a tendance à la placer face à d'inquiétants questionnements. Partant de là, elle doit considérer qu'en cas de véritable coup dur, l'institution ne répondra pas présent pour elle. L'analyse de ces souffrances multiformes marque un ensemble d'obstacles très difficiles à gérer face aux énormes problèmes rencontrés par Éliane. Ils malmènent sa structure psychique, au point de la faire vaciller dans des considérations obscures et des projections morbides particulièrement inquiétantes.

La souffrance des sujets placés en institution médico-sociale met donc en perspective la souffrance de la stigmatisation, les processus institutionnels de la réclusion (et la violence symbolique du monde socioéducatif) et la violence de l'environnement social. Nous aurions pu aussi développer la souffrance provoquée par le handicap, la maladie ou la déficience. Que ces affections soient d'ordres moteurs et/ou psychiques, il va de soi qu'elles malmènent considérablement la vie des pensionnaires de l'entité médico-sociale.

3. La souffrance : angle mort de l'expression professionnelle de soi ?

L'enquête auprès des experts corporels laisse entrevoir les facettes des vies professionnelles des mimes, imitateurs, contorsionnistes, funambules, nez de la parfumerie, dégustateurs, apnéistes, fakir, yogi, etc. Ils sont reconnus et rémunérés pour leurs facultés exceptionnelles à goûter, sentir, respirer, se mouvoir, parler, chanter, siffler, etc. Cette capacité à vivre de leur expertise est le critère qui a permis d'approcher des professionnels plutôt que des amateurs, des performeurs de haut niveau plutôt que des débutants. La domination masculine est massive et courante dans presque toutes ces spécialités corporelles. Nous avons tenté de recueillir les expériences auprès d'une experte pour deux experts (ratio 1/3) afin d'interroger le genre dans ces activités professionnelles. Les entretiens ont été retranscrits et analysés thématiquement (n=30). L'une des hypothèses concernait explicitement ce que nous avons appelé la figure du rescapé. Tout se passe comme si une part au moins des experts avait traversé des épreuves considérables pour réussir à exprimer leur individualité, voire leur singularité. Le sens de leurs actions prend alors les contours d'un sens donné à leur existence (Foucart, 2003) tant l'expertise corporelle qui les fait vivre phagocyte parfois l'ensemble de leur être au monde. Or ce sens

existentiel est marqué par des douleurs presque toujours, et des souffrances pour plus d'un quart des enquêtés.

Dans ce corpus, nous avons constaté que ces trajectoires conduisant vers l'exceptionnel en termes d'habiletés et de conduites motrices puisque des « premières » sont réalisées, des records mondiaux battus, ne sont pas exemptes de douleurs, voire de souffrances, de drames personnels parfois. Ces expériences douloureuses et ces souffrances exprimées lors des entretiens permettent de mieux saisir les ressorts de leur engagement corporel, plein et entier. Ces professionnels cultivent une créativité et une invention humaine incontestable. À ce titre, il paraît presque incongru d'évoquer des souffrances. D'autant que nous avons affaire aux professionnels qui ont réussi leur parcours puisqu'ils jouissent tous d'une notoriété qui a permis justement à l'enquêteur de les contacter¹². C'est oublier que l'excellence corporelle développée l'a été parfois dans des cadres de l'expérience où la souffrance était présente et parfois cultivée à leurs dépens. Ces personnages publics mobilisent leur corps dans un sens original. Leurs « regards » sur le monde sont particuliers si l'on veut reprendre le joli titre en français de l'ouvrage de Hughes (1996). Leurs propres perceptions, les relations avec leur propre corps et par conséquent avec ceux des autres sont particulières, si ce n'est spécifiques. Les prouesses physiques réalisées dans leur démarche professionnelle hautement spécialisée, les distinguent du commun des mortels. Ils sont, comme les sportifs de haut niveau, sensibles à la moindre variation de performance, sensibles aussi aux risques inhérents à leur pratique bien sûr, mais aussi à l'environnement dans lequel ils évoluent. Leurs intérêts ciblés et leurs exercices corporels quotidiens emplissent leur vie. Parfois, leurs performances sont connues du grand public par l'intermédiaire de reportages ou d'émissions où ils sont invités à participer. Lors des entretiens, ces experts ont parlé de leur profession, plus ou moins affirmée et reconnue. Mais ils ont surtout été invités à parler de leurs vécus intimes au cours de ces trajectoires professionnelles si particulières. Ces vies dévoilées lors de l'enquête révèlent la richesse de chacun de ces milieux professionnels, parfois très fermés sur eux-mêmes comme la danse classique, le chant lyrique ou bien l'œnologie.

Les milieux professionnels sont très variés, les pratiques expertes et le plus souvent les performances extraordinaires elles-mêmes sont diversement appréciées. Un grand écart semble s'établir entre l'œnologie ou bien la dégustation des mets les plus fins et l'imitation des cris des animaux ou l'imitation à même la bouche des rythmes et des sons électroniques de la musique rap. Les goûts développés dans tel ou tel cadre culturel et social orientent les jugements des uns sur les autres, inévitablement. Cette enquête fait, par conséquent, coexister artificiellement des pratiques et des professionnels qui le plus souvent ne se connaissent pas les uns les autres ni ne s'apprécieraient s'ils se rencontraient, tant les différences sont patentées entre leurs modes de vie, leurs pratiques professionnelles, leurs goûts, etc. L'approche scientifique aligne sur un même plan, cet artifice est le bénéfice du protocole de recherche (Latour, 2001). Elle compare des pratiques et des sensibilités plurielles. Cette

¹² En outre, certaines disciplines sont particulièrement iatrogènes : les morts accidentelles ou prématurées ne sont pas rares en apnée par exemple ou en escalade libre sans assurance...

coexistence artificielle permet de découvrir chaque pratique à l'aune d'une autre, très différente, sans jugement *a priori*.

Ces professionnels développent des trajectoires particulières, et même singulières. Les prouesses sont appréciées de l'intérieur... ce que les sciences sociales et humaines nomment « l'émicité » (Olivier de Sardan, 2008, p. 21). Ce faisant, l'analyse sociologique souligne les rôles sociaux que ces professionnels jouent volontairement et involontairement, les contraintes qui pèsent sur eux et les marges de manœuvre qu'ils utilisent pour s'accomplir professionnellement, mais aussi intimement. Réaliser des prouesses et tenter de vivre à partir d'elles peut conduire à la marge d'une société donnée, mais aussi les conduire à des prises de risque inconsidérées, à dépasser des souffrances originelles, ce que nous précisons maintenant¹³...

3.1. Des désirs aux souffrances

Ces professionnels *ès corps* sont des *outsiders* à plus d'un titre (Becker, 1985). À la fois, ils se situent ou sont situés à côté de la norme des usages corporels dominants. Cette position particulière les valorise dans la mesure où un regard extérieur peut avoir l'impression qu'ils n'en font qu'à leur tête, qu'ils sont engagés à tout mettre en place, presque égoïstement, pour que leurs désirs deviennent réalités. Mais cette position alternative complique leur vie en raison même de leur singularité qui attire, mais aussi effraie par la radicalité parfois de leurs gestes et de leurs trajectoires. Par exemple, la résistance du yogi au froid l'engage à un entraînement particulier dans des chambres froides par exemple et/ou un mode de vie en accès direct avec la nature et les variations de températures extérieures. Ces exigences impliquent un écart sensible aux usages courants, mâtinés de confort thermique. Logiquement, le côtoyer lors de formation de yoga, *a fortiori* partager sa vie peut poser des difficultés d'adaptation très concrètes.

À la fois, ces *outsiders* ont développé des capacités susceptibles, un jour, de leur permettre de gagner une reconnaissance sociale et professionnelle *in extremis*. Ils peuvent donc subitement gagner en prestige social et professionnel et s'imposer alors que leurs chances au départ étaient minimes. Pensons à ce professionnel des sports de combat qui s'est spécialisé dans la casse de blocs de glace au point d'en détenir à ce jour tous les records du monde. Sa reconversion provient en ligne directe d'une infection respiratoire qui a réduit à néant ses espoirs sportifs de judoka. Incapable de tenir un randori, il a dû quitter l'équipe de France et s'est spécialisé à outrance dans un exercice inédit qui lui a permis de connaître une médiatisation importante et une reconnaissance à moyen terme, au moins aussi grande que la carrière sportive qu'il escomptait au départ lui aurait permis d'espérer.

¹³ Cette position innovante propulse aussi les protagonistes face aux limites humaines en termes de résistance, d'endurance, etc. Tous se trouvent alors à un moment ou un autre face à l'impossibilité d'atteindre les sommets de leur discipline. Nous ne pourrions évoquer ce point dans le cadre de cet article. Pour davantage de précisions, cf. Héas (2010, 2011).

3.2. La vie, un combat pour sublimer les souffrances

La résistance face à l'adversité, voire la résilience (Cyrulnik, 1993, 1997), ont surgi aux détours de l'évocation de certaines trajectoires lors des entretiens. Écouter avec attention l'autre crée une relation où les confidences peuvent advenir. L'intime peut d'autant plus être accueilli que le respect mutuel est clairement engagé dans un contrat de recherche. Reste que les relations humaines sont toujours empreintes de stratégies, de ruses, de parades, etc., qui toutes participent à cet échange particulier et artificiel. L'enquêté peut ainsi se prévaloir d'un parcours exemplaire malgré les nombreux obstacles sans qu'il soit aisé pour l'enquêteur d'en vérifier les tenants et les aboutissants avec précision. Il s'agit donc d'interpréter les vignettes biographiques suivantes avec précaution. La résilience participe des discours de reconstruction rétrospective d'un récit de vie¹⁴ : face à des situations ou des événements traumatisants, l'accent est mis sur une mobilisation salvatrice, voire sur une véritable renaissance psychologique, mais aussi sociale, et ici professionnelle. Ce modèle fréquent dans les récits biographiques donne sens à un parcours de vie où la personne ne « se soumet pas à son histoire [mais] s'en libère en l'utilisant » (Cyrulnik, 2007, p. 167).

Lorsque les professionnels soulignent – même si le plus souvent ils ne sont pas prolixes sur le sujet – ces drames personnels et ce défaut caractérisé de soutien, notamment familial, leur trajectoire apparaît comme un combat contre l'adversité. Comme si se mettait en place alors un réenchantement d'un lien défaillant, voire un véritable « antidestin » (Cyrulnik, 2007, p. 24). Plus d'un quart (8 sur 30) des enquêtés déclarent avoir dépassé des situations sanitaires, personnelles et/ou familiales compliquées. Un enquêté a été condamné par la médecine avant de développer des capacités de résistance inédites, un autre a été le seul enfant de la fratrie placé à l'Assistance publique, un autre était battu par l'un de ses parents et systématiquement humilié, etc. Ces blessures individuelles ont participé au parcours de ces professionnels. Seuls des hommes sont concernés dans notre population par ce ressort psychosociologique... soulignant la vulnérabilité masculine ici, mais aussi son dépassement actif.

Avoir dépassé une souffrance personnelle est présenté explicitement par l'un des imitateurs comme le moteur de son engagement professionnel. Sa résilience ne fait aucun doute pour lui. Lors de l'entretien, son attachement serein aux femmes qui l'ont entouré les premières années de sa vie est présenté avec conviction. Elles ont constitué ses repères sécuritaires, les tutrices de sa résistance face à son père qui ne l'a pas reconnu officiellement comme son fils et l'a maltraité jusqu'à la décision administrative de la séparation de corps avec ce parent maltraitant. Cette distance lui a permis de se construire sur le terreau de cette ambivalence affective :

« ... En fait, quand on fait le clown depuis son plus jeune âge, pour moi, cela procède de quelque chose de bien simple, c'est-à-dire que comme moi je n'avais pas le droit de l'ouvrir à la maison et que j'étais servi par un père [...] carrément despotique puisqu'il a été condamné pour coups et blessures et que

¹⁴ On ne peut exclure qu'il soit développé dans une logique victimaire qui semble fortement valorisée ces dernières années...

j'ai été placé à la DDASS de 12 à 18 ans, j'étais au service d'un monsieur pas très complaisant. C'est un peu le fait de la résilience [...] j'ai été bien servi les trois premières années puisque j'ai été entouré par ma mère, ma tante et ma grand-mère. Je n'ai connu ce type-là qui s'est avéré être mon père, qu'après. C'est peut-être pour cela qu'ayant bien vécu les trois premières années, j'ai pu avec... comment dirai-je... avec détermination et peut-être... avec une certaine foi en l'avenir, réussir à entreprendre le reste. Et l'imitation, cela provient de l'envie d'être aimé par les autres. Je me souviens en classe, c'est une manière d'acceptation sociale, de reconnaissance de la part des autres, et après je l'ai développé. » (Kévin B., comédien, imitateur, chanteur, 45 ans)

Le plus surprenant dans cette présentation biographique est la distance palpable, quasi clinique, lors de l'entretien avec ces/ses vécus d'enfant, que ce soit les blessures mais aussi ses bonheurs. À partir de cette situation défavorable, il a su déployer des trésors d'ingéniosité pour plaire aux autres. En faisant le pitre, en imitant les professeurs, ses petits camarades de classe, il a finalement développé progressivement une reconnaissance sociale à l'intérieur de l'école, de l'Assistance publique, puis une reconnaissance professionnelle à travers l'imitation, notamment des voix (des voies ?!) féminines. À l'entendre, son parcours scolaire a été bénéfique, même s'il a essuyé des contrariétés, des vexations et des punitions. En obtenant son Baccalauréat assorti d'une mention Bien, il a comme effacé de sa mémoire les aspects négatifs de cette scolarité mais aussi de son enfance puisqu'il était placé à l'Assistance publique. Il retient son désir de plaire comme ressort essentiel de sa vie passée, de son projet d'adolescent et finalement de sa vie professionnelle actuelle...

Un autre expert indique sans détour ses souffrances familiales. Il a transformé en ressorts intimes de son engagement corporel les violences subies :

« Oui, oui, je n'ai pas eu une famille facile. Si tu veux, il y a un proverbe gitan qui dit : "Quand je serai mort, enterrez-moi debout, car quand j'ai grandi, j'ai vécu à genoux !" Et moi, je dis : "Maintenant, je veux vivre debout, car j'ai grandi à genoux !" (Ah oui, tu l'as vécu comme ça, c'est violent.) Oui, c'est plus que violent. Pourtant, j'ai vécu dans une famille semi-bourgeoise, mon père entrepreneur de maçonnerie, dans un petit village, rien de pire que ça. Mais moi, de l'intérieur, je l'ai vécu d'une manière très traumatique et j'ai beaucoup souffert dans mon enfance, oui. Oui, et j'en porte les traces, et je suis en analyse, encore hier matin, pendant mon heure d'analyse, c'était très, très chaud, très dur tu vois. (Est-ce que ça veut dire qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'héritage, ton père il voulait que tu prennes la suite, c'est ça ? Un truc de ce style-là ?) Non, non, c'était pas du tout ça, c'était plutôt une mère dépressive et suicidaire, avec un père maltraitant, et puis une non-reconnaissance comme dans beaucoup de familles où l'enfant n'est qu'un con, n'est qu'un branleur, voilà... qu'il n'a pas le droit à la parole, pas le droit d'être reconnu, et puis, "ferme ta gueule, et puis c'est tout !" Et moi, particulièrement : "T'es moche, t'es con, t'as rien à dire !" et puis voilà, une mère pas très présente avec un vrai amour. J'étais anorexique bébé, de 0 à 7 ans, j'étais anorexique, interdit de faire du sport, interdit de faire rien, trop maigre, je mangeais rien. Enfin, tu vois ?! Et ça dénote un combat affectif avec ma mère assez puissant, qui s'est prolongé avec mes frangins, avec des crises fraternelles de folie, avec mon père aussi, etc., qui était maltraitant, etc., etc. Des choses que beaucoup d'enfants ont connues, moi, je sais que j'en ai énormément souffert. Je pense que c'était à une époque où les parents n'étaient pas forcément aussi attentionnés à leurs enfants que

maintenant. Est-ce que maintenant, ils le sont vraiment plus, vraiment mieux Je ne sais pas. En tout cas, je sais ce que notre génération des quarantenaires a vécu, je sais ce que nos parents ont vécu et pourquoi ils ont été comme ça aussi ; moi, je l'ai vraiment pris en pleine gueule. Je dis que j'ai grandi dans un milieu hostile, tu vois ! » (Quentin S., équilibriste, jongleur, 43 ans)

Là encore, sa survie était directement en jeu. La mort rôde dans les prémisses de sa vie : mutique, anorexique, ce petit homme pesait bien peu de poids familial et social. Des décennies plus tard, la réussite professionnelle aidant, il adapte un proverbe gitan en le renversant : « *Quand je serai mort, enterrez-moi debout, car quand j'ai grandi, j'ai vécu à genoux !* » devient : « *Je veux vivre debout, car j'ai grandi à genoux !* ». Il dépasse avec une symbolique forte les difficultés rencontrées dans son parcours individuel. Ses exploits sont en outre directement caractérisés par une posture verticale qu'il s'agit de maintenir dans des conditions d'équilibre précaires, mouvantes¹⁵. En somme, ses numéros d'artiste métaphorisent son vécu enfantin. Ce faisant, il rappelle la différence anthropologique fondamentale entre le haut et le bas, entre le reconnu et le bafoué, entre le dominant/*insider* et le dominé/*outsider* (Héas, 2005). À partir de sa marginalisation du groupe familial il a résisté à cet abaissement collectif et su se projeter dans une ascension professionnelle singulière et réparatrice, en dehors du destin tracé par sa/cette famille insécure. L'apprentissage douloureux et pénible les premiers mois des arts du cirque devient le révélateur de son changement de statut. Son corps, en prenant une nouvelle forme, en permettant de nouveaux gestes, matérialise et concrétise ces projections hors de la famille hostile. Tuteur par excellence, ce corps transformé, plus agile, plus souple, lui permet de s'élever au-delà de sa condition familiale et/ou socioculturelle. Dans une vidéo disponible sur l'internet, capturée lors d'une émission en *prime time*, les commentaires du présentateur louent cette souplesse corporelle, cette détente, cette grâce, lui qui, en tant que fils de maçon et aidant son père sur les chantiers pendant les vacances, se considérait comme une brute tout juste capable de porter des parpaings. Ici, l'expertise corporelle répare l'estime et la confiance en soi et devient un renforçateur symbolique de l'individualité gagnée contre l'humiliation et l'héritage familiaux. Cette indication permet de souligner que l'attention et parfois l'obsession corporelle sont importantes aux yeux des enquêté(e)s, car elles ont été et sont toujours les vecteurs de leurs devenirs et avenir personnel et professionnel. C'est par leur corps qu'ils ont su rebondir et se forger une trajectoire spécifique, assurant une estime positive d'eux-mêmes...

Les souffrances au sein de la famille pour cette minorité au moins ont dû être dépassées pour permettre à ces professionnels de se construire, même si c'était dans l'adversité. Dans de tels contextes oser parler de soi, de ses projets, oser « l'ouvrir », c'est-à-dire parler de ses désirs, de ses souhaits, démontrer aux autres ses compétences, etc., sont devenus essentiels. Pour couper court au risque de « bidonnage », de gloriole au cours d'un tel entretien, indiquons *in extenso* un exemple de verbatim. Les réponses apparaissent sincères tant le constat *a posteriori* de cette trajectoire délicate est présenté sans superlatif, sans surenchère :

¹⁵ Il détient le record du monde d'équilibre sur des *rola bola*.

« Sincèrement, je suis quelqu'un qui vit, qui s'en sort, et qui vit quelque chose d'intéressant, et à ce titre-là, j'ai gagné un petit peu la reconnaissance de mon père d'abord. C'est-à-dire que mon père m'a fait une ou deux fois des réflexions en disant : "Et bien finalement, des trois, c'est peut-être toi qui t'en sors le mieux au niveau financier, au niveau boulot, tu fais ce qui te plaît, etc. !" Au niveau affectif, je ne sais pas parce qu'il y a eu un divorce assez dur et puis je n'ai pas d'enfant, tu vois, mais peu importe. En tous les cas, la reconnaissance du père ; mon père peut reconnaître que pendant 20 ans, il te traite de branleur et puis après il dit : "Eh bien non, tu te démerdes bien. Ouais, t'assures !" Oui, déjà ça, t'es content quoi. » (Quentin S., équilibriste, jongleur, 43 ans)

Au-delà de la famille susceptible d'entraîner des difficultés d'évolution personnelle ou d'expression de soi, une autre institution, l'école, est présentée comme un espace terrible, faisant écho à la « terreur existentielle »¹⁶ reprise par Foucart (2003, p. 13). Atteindre sa taille adulte dès le début du collège a constitué un handicap pour le fakir de notre *corpus*. Il l'indique en évoquant son intérêt précoce pour la scène, notamment à travers son expérience du théâtre en milieu scolaire :

« Au collège ou au lycée, on jouait des pièces, je ne sais pas : Molière, Corneille, peu importe. Moi, j'avais toujours un rôle de laquais, de... [rires] on me disait que je jouais mal, alors bon... j'étais toujours mis de côté, j'ai l'impression. Ça aussi, c'est important... c'est-à-dire qu'on n'est pas trop bon, c'est-à-dire qu'on a des problèmes de défense, quand on est grand, eh bien, ça peut être un handicap pour certains... À 12 ans, je mesurais un mètre 80. C'est un handicap parce qu'on grandit trop vite. On va dire que le spectacle en général hein ?!, ce que j'ai fait, c'est une revanche sur tout ça quoi ! C'est une revanche sur tout ce qu'on m'a fait, sur tout ce qu'on m'a dit, etc., bon, comme en plus, je me considère comme quelqu'un d'ordinaire... C'était bien de le dire quoi. Tiens, j'en ai une autre anecdote... c'est aussi pour faire comprendre. Même si on n'a pas le profil adapté, même si on n'a pas le look adapté [...] on peut arriver quand même à se montrer. C'est ce que je fais. » (Zinedine Z., fakir, 52 ans)

Même s'il est conscient des limites de son expérience professionnelle de fakir, il considère avoir pris sa revanche en démontrant sa valeur sur scène en établissant un record du monde d'écrasement¹⁷. Cette mise en scène de lui-même lui permet de digérer les humiliations passées au sein de l'école, mais aussi celles subies depuis au cours d'activités professionnelles alimentaires, peu gratifiantes. Lors de l'entretien, il indiquera les astuces qu'il utilise pour rendre ses numéros plus spectaculaires. La tenue martiale, les cris, la musique, tout est mis en œuvre pour figurer un personnage crédible de combattant contre les chocs, le poids, les coupures, les piqûres, etc. Il n'aura de cesse pendant tout l'entretien de rappeler que sa condition physique moyenne – il est légèrement bedonnant – lui permet d'entrer plus facilement en contact avec le public qui s'identifie, selon lui, plus facilement à lui, que s'il était bodybuildé ou bien particulièrement affûté physiquement.

¹⁶ Expression utilisée par Giddens (1994, p. 106). Cité par Foucart, p. 14.

¹⁷ Il a supporté 1,6 tonne sur lui pendant plusieurs minutes.

Parfois, les souffrances vécues dans l'enceinte scolaire ont constitué le prétexte pour s'engager dans l'apprentissage d'activités physiques et sportives de haut niveau. Là encore, les sports de combat et les arts martiaux ont la part belle. Tel karatéka artistique et aujourd'hui préparateur mental et coach reconnu l'évoque à partir de deux caractéristiques. La première caractéristique est son activité physique débordante lorsqu'il était jeune : elle résume la manière dont il était perçu à cette période. Hyperactif, il canaliserait cette activité par un entraînement physique intensif. La seconde caractéristique est davantage conjoncturelle et fait suite à un défi lancé dans la cour d'école :

« Toute mon histoire commence quand j'avais trois ou quatre ans. Ça remonte à loin. J'ai toujours été un enfant qui bougeait beaucoup, qui était hyperactif ; et déjà tout petit, j'escaladais, je sautais, j'essayais de monter aux arbres. [...] J'étais plutôt casse-cou. Mes parents ont essayé de canaliser ce trop-plein d'énergie, ils m'ont inscrit dans pas mal d'activités différentes. J'ai eu la possibilité de pratiquer le judo, le football, l'athlétisme, la gymnastique au fur des années. Et puis, j'ai découvert les arts martiaux. Parce que j'avais été plus ou moins agressé au collège, on m'a mis de force à l'aïkido. Puis au karaté, pour essayer de me donner plus confiance en moi ; et à partir de là, j'ai jamais arrêté les arts martiaux, ça a été une révélation. » (Dylan D., spécialiste de karaté artistique (4 fois champion du monde), préparateur physique et diététique, 34 ans)

Le poids des groupes de pairs intervient ici directement. Le défi dans la cour d'école devient progressivement un projet de vie d'adolescent, puis de jeune adulte. La parole échangée sous forme de bravade participe d'une construction de soi singulière. Au cours de son apprentissage martial, la rencontre avec un maître de l'art, tuteur particulièrement valorisé à l'époque dans des films au cinéma, confirme son engagement physique et transforme ce désir en projet concret sous le regard d'un autrui bienveillant (Héas, 2011).

Dans d'autres cas rencontrés, l'école a été et est demeurée un espace d'humiliations impossibles à oublier ou à minimiser. Au détour de son récit de vie professionnelle, le ventriloque décrit une scolarité synonyme d'humiliation et de souffrance permanente :

« Parce qu'en étant gamin, je passais toujours pour un con, alors maintenant... on m'applaudit. (Comment ça vous passiez pour un con ?) Ah, j'ai toujours été diminué en étant jeune, hein ! J'étais un peu le petit canard noir à l'école (Pour quelles raisons ?) Pour quelles raisons, eh bien, parce que j'étais très timide ; là aujourd'hui, au téléphone, je suis vachement dégourdi, mais si vous étiez en face de moi, je commencerais à balbutier... Récemment, j'étais à un anniversaire, dimanche là, tout le monde me reprochait de rester dans mon coin et de ne jamais rien dire. » (Sylvain G., ventriloque, cracheur de feu, recordman du monde de la plus longue flamme, 50 ans)

Ces extraits d'entretien comparés confirment que l'expertise corporelle peut, lorsqu'elle se concrétise en activité professionnelle, infléchir ces humiliations enfantines, retourner le stigmate d'une vie dépréciée (Goffman, 1975). Dans ce dernier exemple, la timidité malade en raison d'une voix aiguë, objet de quolibets incessants, est contournée par une mise en scène de soi particulièrement adaptée. Utiliser une marionnette qui parle à votre place permet à

ce ventriloque de parler en public... mine de rien. Le fait d'adapter son engagement professionnel à ce « handicap » positive cette voix très haute perchée qui devient un atout indéniable. Cette logique de renversement du stigmate rappelle les capacités innombrables de mobilisation des individus pour sortir leur épine d'un jeu social pourtant largement contrariant.

Cette enquête souligne que l'engagement intensif dans des activités physiques constitue un vecteur intéressant pour mettre en œuvre ce retournement et cicatriser, autant que faire se peut, des souffrances qui ont entamé leur confiance en soi lorsqu'ils étaient enfants. Être habile physiquement, se spécialiser dans un sport ou une activité physique particulière permet de contrer efficacement ces blessures narcissiques, ces difficultés d'intégration familiale, sociale, scolaire, etc.

4. Ouverture

Les formes de souffrances variées présentées ici constituent une rupture des liens sociaux, ou plus précisément des entorses à la ritualité des échanges sociaux. Ils sont remarquables et ont été remarqués par les personnes au point que des mois, voire des années après le déroulement de ces échanges, elles puissent être exprimées avec émotion et colère parfois auprès des enquêteurs. Ces échanges se déroulent dans des cadres définis, mais la teneur des propos, des gestes, laisse des traces parfois sur les corps et toujours sur les esprits... pour reprendre un dualisme d'un autre âge. Ces échanges sont perturbateurs du sentiment de sécurité ontologique à l'instant « t ». Ils perturbent les protagonistes dont le pouvoir interactionnel n'est pas le plus assuré. En ce sens, « la souffrance est une déstructuration des repères de l'identité. On ne peut faire confiance en l'autre. Les amis, les proches nous trahissent » (Foucart, 2003, p. 30). Les données présentées ici rappellent que « l'impuissance est une catégorie centrale de la souffrance » (p. 39). En s'exprimant, les enquêtés participent d'un jeu de parades en indiquant à la fois qu'ils ne sont pas dupes de ce qui s'est passé, à la fois qu'ils et elles ont en tous les cas tenté de réagir face à ce qui a été vécu comme un outrage, une humiliation, voire une tentative de déstructuration personnelle. Ce gain potentiel de puissance sociale participe des approches en sociologie qui tentent de mieux comprendre les populations dominées, démunies, *outsiders*...

Les souffrances exprimées, y compris en dehors d'un cadre thérapeutique, deviennent alors des actrices du jeu social au moins pour les personnes qui ont pu les verbaliser au cours d'un protocole scientifique bienveillant, intéressé par *Les moments et leurs hommes* (Winkin, 1988)...

Stéphane HÉAS
UFR APS, Avenue Charles Tillon, 35044
Rennes

Christophe DARGÈRE
CUR, Université Jean Monnet, 12 avenue
de Paris, 42300 Roanne

Bibliographie

- Arendt H. (2005), *Le Système totalitaire* [1951], Paris, Seuil.
- Akoun A., Ansart P. (1999), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Le Robert/Seuil.
- Andrieu B. (dir.) (2004), *Le Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions.
- Andrieu B. (dir.) (2011), *Le corps du chercheur. Une méthodologie immersive*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Barbier R. (1994), « Le retour du sensible en sciences humaines. Arguments et enjeux », *Pratiques de formation*, n° 28, pp. 97-118.
- Barthélémy S., Taliana N. (2009), « Souffrance des institutions, souffrance en institution. La formation comme espace de relation », *L'évolution psychiatrique*, n° 74, pp. 327-338.
- Boltanski L. (1993), *La souffrance à distance : morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié.
- Becker H.S. (1985), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1^{re} éd. 1963.
- Boudon R., Besnard P., Cherkaoui M., Lécuyer B.P. (1990), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse.
- Cyrułnik B. (2007), *Parler d'amour au bord du gouffre*, Paris, Odile Jacob.
- Cyrułnik B. (1997), *L'ensorcellement du monde*, Paris, Odile Jacob.
- Cyrułnik B. (1993), *Les nourritures affectives*, Paris, Odile Jacob.
- Dargère C. (2011), *La violence institutionnelle comme mode d'ajustement de filière : ethnographie et lecture goffmanienne d'une institution médico-sociale*, thèse pour le doctorat, Université Lyon 2.
- Dargère C. (2012a), *Enfermement et discrimination. De la structure médico-sociale à l'institution stigmatisée*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Dargère C. (2012b), *L'observation incognito en sociologie. Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, Paris, L'Harmattan.
- Dargère C. (2014a), *Vivre et travailler en institution spécialisée, la question de la prise en charge*, Lyon, Chronique Sociale.
- Dargère C. (2014b), « La stigmatisation des adolescents placés en institution médico-sociale », *Déviance et société*, vol. 3, pp. 259-284.
- De Gaulejac V. (1996), *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Ehrenberg A. (1991), *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy.
- Ehrenberg A. (1995), *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- Ehrenberg A. (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob.
- Ehrenberg A. (2010), *La société du malaise. Le mental et le social*, Paris, Odile Jacob.
- Foucart J. (2003), *Sociologie de la souffrance*, Bruxelles, De Boeck.
- Foucault M. (1993), *Surveiller et punir* [1975], Paris, Gallimard.
- Giddens A. (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- Goffman E. (1968), *Asiles, études sur la condition sociale des malades mentaux* [1961], Paris, Éditions de Minuit.
- Goffman E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 2. *Les relations en public*, [1959], Paris, Éditions de Minuit.
- Goffman E. (1975), *Stigmata : les usages sociaux des handicaps* [1961], Paris, Éditions de Minuit.
- Gomez J.-F. (2001), *Déficiences mentales, le devenir adulte*, Ramonville-Saint-Agne, Erès.
- Grebot E. (2010), *Agir contre le harcèlement moral au travail. Pour en finir avec les idées reçues*, Paris, Éditions du Cavalier Bleu.
- Héas S. (2005), *Des pratiques psychocorporelles aux sports Outsiders : d'une sociologie à une autre*, Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Rennes 2, soutenue le 13 décembre.

- Héas S. (2010), *Les virtuoses du corps. Enquête auprès d'êtres exceptionnels*, Paris, Max Milo, coll. « Essai/document ».
- Héas S. (2011), *À corps majeurs. L'excellence corporelle entre expression et gestion de soi*, Paris, L'Harmattan, coll. « Le Corps en question ».
- Hughes E.C. (1996), *Le regard sociologique*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Latour B. (2001), *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte.
- Le Breton D. (2001), *Passions du risque*, Paris, Métailié.
- Le Breton D. (2002), *Conduites à risques. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, Presses universitaires de France.
- Le Breton D. (2015), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié.
- Milly B. (2001), *Soigner en prison*, Paris, Presses universitaires de France.
- Olivier de Sardan J.-P. (2008), *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologiques*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant.
- Rauch A. (2000), *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette.
- Rauch A. (2004), *L'identité masculine à l'ombre des femmes. De la Grande Guerre à la Gay Pride*, Paris, Hachette.
- Ravon B. (2005), « Vers une clinique du lien défait ? », in J. Ion et al., *Travail social et souffrance psychique*, Paris, Dunod.
- Renault E. (2003), « Mépris social et souffrance psychique », in Alain Pidolle, Carole Thiry-Bour, *Droit d'être soigné, droits des soignants*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, coll. « Études, recherches, actions en santé mentale en Europe », pp. 41-51.
- Sayad A. (1999), *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- Steudler F. (2001), *Les institutions totales et la vie d'un concept*, in C. Amourous, A. Blanc (dir.), *Erving Goffman et les institutions totales*, Paris, L'Harmattan.
- Terret T., Robène L., Charroin P., Héas S., Liotard Ph. (dir.) (2014), *Sport, genre et vulnérabilité au XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Winkin Y. (1988), *Les moments et leurs hommes* (textes recueillis), Paris, Seuil/Minuit.